

Silius-Edito



N°71. Juillet-Août 2026.

Sommaire.

- *Détour en Charente. L'église de Linars.
- *Voyage à travers les arts. Scipione Pulzone.
- *Découverte. Villa Carlotta, un paradis terrestre sur le lac de Côme.
- *Smooky & Cie.
- *Légende du Val d'Aoste.



Détour en Charente. L'église Saint-Pierre de Linars.



Il est vrai que l'église de Linars a beaucoup souffert avec le temps, et que son aspect général ne présente plus, à cause des modifications, la beauté de ses origines romanes. Sa façade occidentale est pourtant l'un des plus beaux frontispices à arcatures de la région d'Angoulême.

Le site de Linars est occupé au moins depuis l'époque gallo-romaine. Une voie antique reliant Angoulême à Saintes y passait en reliant les sites de Hiersac, Jarnac, Merpins...

Une villa gallo-romaine de grandes dimensions a été repérée entre le site des Boisdons et la Nouère, et un cimetière antique aurait existé au Nord de l'église Saint-Pierre.

De même, un prieuré, selon certains textes, aurait existé dans le village de Chevanon.

L'église Saint-Pierre est mentionnée dans les textes à partir du XIII^{ème} siècle, mais elle a été édifiée en réalité dans la première moitié du XII^{ème} siècle, dans le prolongement du chantier de la cathédrale Saint-Pierre d'Angoulême. Il est évident que la façade de cette dernière a été un modèle pour notre petite église de Linars, comme elle le fut pour bien d'autres édifices de la région.



Situé sur une certaine éminence qui la met en valeur, perceptible surtout lorsque l'on vient de la commune voisine de Fléac, l'église devait ainsi apparaître de façon plus impressionnante à l'époque romane qu'aujourd'hui, ayant perdu avec le temps une partie de son volume d'origine. En effet, le clocher actuel n'est autre que la tourelle d'escalier de l'ancien clocher monumental, jadis situé sur le faux carré du transept, et disparu depuis les guerres de religion.

Car l'église a souffert. Déjà ravagée lors de la guerre de Cent ans, elle a été partiellement détruite lors des conflits religieux du XVI^{ème} siècle et en partie rebâtie à la suite. Les voûtes n'ont été rebâties qu'au XIX^{ème} siècle, entre 1879 et 1895.



Mais malgré ces reconstructions, les murs de l'édifice laissent apparaître des éléments d'origine. L'abside, pentagonale (si l'on compte les deux murs qui sont dans le prolongement de ceux de la nef) possède des ouvertures modernes qui ne cachent pas totalement les traces des fenêtres romanes d'origine.



Il en est de même pour la grande fenêtre d'axe, vraisemblablement gothique, qui a été obstruée pour la mise en place, à l'intérieur de l'édifice, d'un élément de mobilier, un retable, aujourd'hui disparu.



Malgré toutes ces mutilations qui ont amoindri l'aspect de l'édifice, l'église de Linars conserve cependant une merveille de façade romane à arcatures.



Des reprises très nettes, sur les côtés de la façade, montrent qu'elle a subi elle aussi des dégâts, mais que les restaurations ont respecté le style d'origine.

Cette façade est divisée verticalement autant qu'horizontalement. Ce sont de grandes colonnes qui créent la division verticale et tripartite sur deux niveaux. Ces grandes colonnes sont surmontées de chapiteaux sculptés, eux-mêmes surmontés d'avant-corps de fauves sculptés en ronde bosse.



Au rez-de-chaussée, le portail central est accosté de colonnes dont les chapiteaux sont richement parés de motifs végétaux, de palmettes notamment. Mais c'est surtout le tympan sculpté surmontant le portail qui attire l'attention. Bien que très abîmé, le relief de ce tympan représente un Christ tenant un globe, entouré de deux anges, dans une composition générale qui rappelle celle des tympan sculptés de l'église de Saint-Saturnin, proche de là. Mais les anges ont une attitude qui évoque celle de certains des anges de la façade de la cathédrale d'Angoulême. Deux arcades dont les tympan sont dépourvus quant à eux de sculptures, encadrent ce portail central.



Le deuxième niveau présente sept arcades, celle du centre étant percée d'une fenêtre. Les colonnettes de ces arcades sont parées de beaux chapiteaux sculptés de motifs végétaux très variés. Des pointes de diamant ornent l'ensemble des archivoltes des arcades. La corniche surmontant ce niveau possède de beaux modillons sculptés de motifs là aussi très variés. Apparaissent des têtes humaines, parfois barbues, mais aussi des têtes animales ou monstrueuses, telle celle d'une sorte de bête à cornes pouvant évoquer une figure diabolique.



Le fronton présente une originalité peu fréquente dans la région, un grand arc en mitre qui devait certainement abriter à l'origine un relief sculpté.

De par sa composition autant que par la richesse de sa sculpture, la façade occidentale de l'église Saint-Pierre de Linars est d'une beauté réelle qui, malgré les mutilations que présente l'ensemble de l'édifice, mérite à elle seule d'attirer la plus grande des attentions.



Voyage à travers les arts. Scipione Pulzone, la redécouverte d'un artiste.



*Autoportrait (1574)
Otterlo (Pays-Bas)
Kröller-Müller Museum*

Nous avons affaire ici à un artiste peintre qui fut l'un des plus appréciés à Rome dans la seconde moitié du XVIème siècle. Mort relativement jeune en 1598, à moins de soixante ans – ce qui ne l'empêchera pas d'avoir une importante production – il sera par la suite grandement oublié, et il faudra attendre le milieu du XXème siècle pour retrouver une certaine reconnaissance. Ce sont les travaux de l'historien de l'art Federico Zeri, parus en 1957 - «Pittura e controriforma, l'arte senza tempo di Scipione de Gaeta» - qui, surtout, en permettront la redécouverte.

L'arte senza tempo, l'art sans temps... Car l'art de Scipione apporte la modernité de ses recherches, dans le travail de la lumière et de la couleur inspiré de la peinture vénitienne, du détail inspiré des peintures flamandes, de la construction magistrale du dessin inspiré de maîtres florentins ou romains... à des images ou des techniques traditionnelles.



*Portrait du cardinal
Giovanni Ricci (1569)
Fogg Art Museum, Cambridge.*

Scipione Pulzone est considéré comme peintre maniériste, mais avec ses contrastes de couleurs ou d'ombres et de lumières, il tend à se rapprocher progressivement de l'art de la Contre-Réforme , voire de la peinture baroque.



La femme en rouge
Musée d'art et d'histoire
de Cognac

Sa date de naissance n'est pas précisément connue. Scipione Pulzone aurait vu le jour entre 1540 et 1550, à Gaeta, belle ville maritime du Latium. Il est ainsi, à l'occasion, nommé Scipione da Gaeta, voire Il Gaetano. Il est un disciple de Jacopino del Conte, peintre florentin et ami de Michel-Ange. Installé à Rome, il connaît assez tôt un certain succès, notamment auprès de l'aristocratie romaine pour laquelle il réalise de nombreux portraits.



Portrait du pape Pie V
1572 Rome, galerie Colonna



Portrait du Grand-Duc de Toscane Fernand Ier
vers 1590, Florence, Musée des Offices

À partir de 1570, même s'il continue à réaliser de nombreux portraits, sa production se tourne vers des sujets aux compositions variées, dans le domaine religieux en particulier. Ce tournant se fait après la rencontre avec le Jésuite Giuseppe Valeriano, religieux, mais aussi artiste (peintre et architecte), qui est l'auteur notamment de l'imposante église du Gesù à Gênes.



*Lamentation de la Vierge sur le Christ mort
1593, pour l'église du Gesù à Rome
New-York, Metropolitan Museum of Art*

C'est dans cet art religieux que l'artiste montre la plus grande variété de son talent et l'évolution de son style vers un mouvement baroque. Ses compositions religieuses sont parfois encore situées dans des églises de Rome, mais se trouvent pour beaucoup d'entre elles dans certains des plus grands musées d'Italie et du monde.



*Crucifixion (1586) Rome,
église Santa Maria in Valicella*

Par le réalisme et la qualité du traitement des portraits, on peut comprendre le succès que Scipione Pulzone aura obtenu auprès de ses contemporains. Mais ses créations d'inspiration religieuse montrent un réel talent pour la composition d'œuvres magistrales aux couleurs riches et aux luminosités contrastées qui le rapprochent du travail des maîtres baroques du début du XVII^{ème} siècle romain. Son style est efficace esthétiquement autant que d'un point de vue didactique (détail important pour l'art de la Contre-Réforme). Pulzone sera le maître de plusieurs artistes de renom, comme Pietro Facchetti à partir de 1580. Il sera nommé consul de l'académie de San Luca à Rome et régent de la congrégation des Virtuoses au Panthéon (académie pontificale des Beaux-Arts et de la littérature). Sa redécouverte, tardive, était devenue indispensable...



La Villa Carlotta, véritable Éden sur le lac de Côme.



Le lac de Côme est l'une de ces perles d'Italie du Nord où la nature semble elle-même être une création artistique. Les paysages d'une sublime beauté, aux reliefs impressionnants, servent d'écrin à de magnifiques localités riches d'histoire et d'art. Rien d'étonnant à ce que, depuis l'Antiquité, du temps où il était dénommé le Larius, l'aristocratie – mais pas seulement – ait choisi de s'y retirer. De tous temps, de somptueuses demeures y ont été édifiées, dominant les eaux lacustres, et toujours accompagnées de merveilleux jardins, parmi les plus beaux du pays.

Le lac de Côme est l'un des plus grands d'Italie. Dominée par les Alpes qui lui offrent de superbes panoramas, il s'étire, de Nord au Sud, sur une longueur de quarante-six kilomètres, mais de par sa forme – celle d'un «Y» renversé et formé de trois bras, il possède un vaste périmètre de près de cent-soixante-dix kilomètres. À l'intersection de ses trois bras, se love dans un environnement naturel des plus extraordinaires, la petite ville de Bellagio. Celle-ci possède son lot de belles demeures, la plus imposante étant certainement la villa Melzi, accompagnée de jardins grandioses qui s'étirent sur un kilomètre environ.

Parfois, les pentes des montagnes semblent tomber littéralement dans ses eaux qui sont profondes, dans sa partie centrale, de 418 mètres. Le lac de Côme est le plus profond d'Italie.

À peu près au centre du lac, sur sa rive occidentale, la petite ville de Tremezzo s'étire aux pieds des monts Crocione et Poncione. Ici, la douceur du climat a favorisé la culture d'oliviers et de plantes variées, parfois exotiques.

Associée à cette douceur climatique, la beauté de la riviéra a permis le développement d'une riche villégiature, et ce, depuis des lustres. Car la localité est d'origine antique, et ses grandes structures hôtelières de la Belle Époque s'alignent le long des rives. Tremezzo est également le point de départ de multiples promenades vers les sommets voisins, et donc d'excursions variées autant vers les sommets voisins que vers les nombreuses grottes du secteur.

la villa Carlotta est l'une des plus belles et des plus fameuses de la région. Édifiée au sommet d'une petite colline, elle est accompagnée de jardins paradisiaques qui s'étirent en de multiples terrasses descendant vers la Via Regina qui borde les eaux. Formant elle-même l'un des plus ravissants cadres qui soient, elle fait face à un panorama tout aussi superbe qui s'ouvre, sur la rive opposée, sur le site de la petite ville de Bellagio, dressée autour de son promontoire.



Lorsque l'on aborde l'entrée de la propriété, on se trouve face à une grille monumentale en fer forgé. La grille est surmontée d'une grande lettre en fer recouvert de feuille d'or: «C»... pour Carlotta? On pourrait le croire, mais en réalité, nous avons l'initiale de la première famille propriétaire des lieux au XVIIème siècle, Clerici. Ce n'est qu'au XIXème siècle que le nom de Carlotta apparaîtra.



La famille Clerici était vraisemblablement originaire de la région du lac de Côme et fit fortune au XVII^{ème} siècle grâce au commerce de la soie qu'entreprit Giorgio I Clerici. Ses deux fils Pietro Antonio et Carlo Ludovico obtinrent tous les deux le titre de marquis. Giorgio II, petit-fils de Giorgio I, sénateur à Milan depuis 1684, entreprit la construction de la villa à partir de 1690. Les travaux durèrent jusqu'au début du XVIII^{ème}.

À la mort de Giorgio II, c'est son neveu Anton Giorgio Clerici, marquis de Cavenago, baron de Sozzago, chevalier de la Toison d'Or, qui hérita des richesses de la famille, et qui entreprit d'ajouter quelques compléments à l'architecture de la villa. Mais il dilapida une grande partie de sa fortune. Après sa mort en 1768, sa fille et seule héritière Claudia, épouse de Vitaliano Bigli, fut sa seule héritière. Elle dut se résoudre à vendre la villa et les biens de la famille.

En 1801 donc, Gian Battista Sommariva, alors président du Comité du gouvernement de la République Cisalpine, ami personnel de Napoléon Bonaparte, acquit le domaine. À partir de 1802, il se consacra à former dans sa villa, une importante collection d'œuvres d'art, ce qui le porta à fréquenter parmi les plus grands artistes de son temps: David, Prud'hon, Girodet, Thorvaldsen, et Antonio Canova. La villa s'enrichit ainsi de véritables chefs d'œuvre, de peinture et surtout de sculpture de la période néoclassique.

Ce riche musée privé offrit à la villa une notoriété européenne, attirant de nombreuses personnalités telles que Stendhal et Flaubert, fréquentations personnelles de Sommariva, ainsi que des membres la haute société de tout le continent.

La villa reçut plusieurs aménagements pour recevoir cette riche collection d'œuvres d'art. Les salles furent réaménagées, avec un nouveau décor peint de goût néoclassique. De même, la façade fut modifiée avec l'aménagement, au dernier étage, d'une loggia avec balcon et ouverture en serlienne surmontée d'une horloge.

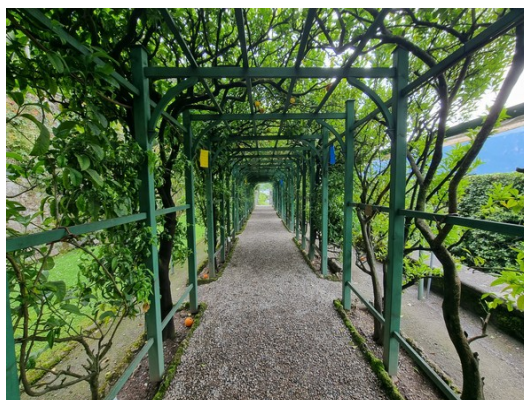
Les jardins autour de la villa furent quant à eux réaménagés dans un style à l'anglaise avec des kiosques, fontaines et allées descendant vers le lac.



À sa mort en 1826, Gian Battista Sommariva eut sa sépulture dans l'oratoire annexe à la villa, près des rives du lac. Son monument funéraire fut réalisé par le sculpteur Pompeo Marchesi.



L'unique fils de Gian Battista Sommariva, Luigi, hérita du domaine, mais mourut prématurément en 1838. La villa échut à sa veuve puis fut finalement acquise en 1843 par la princesse Marianna d'Orange-Nassau, épouse d'Albert de Prusse. Le couple l'offrit ensuite à leur fille Charlotte (Carlotta) pour son mariage avec le duc Georges II, prince héréditaire de Sassonie-Meiningen. Les noces furent célébrées en 1850, mais Carlotta, qui avait donné son nom définitif à la propriété, mourut prématurément en 1855. La villa passa dans l'héritage de son prince allemand de mari. Peu de modifications furent apportées à cette époque à la villa, si ce n'est la réfection de certaines peintures intérieures inspirées du style Renaissance, exécutées par des artistes allemands ou italiens, tel Ludovico Pogliaghi. Mais dans les années 1910 fut aménagée la route actuelle bordant le lac au-devant de la propriété, ce qui amena la démolition de quelques édifices de dépendances. Le jardin fut en revanche remarquablement entretenu et amplifié avec l'apport de nouvelles variétés de fleurs. Après la première guerre mondiale, en 1921, l'État italien confisqua la villa puisque bien appartenant à des propriétaires issus d'un état ennemi et en 1927 fut créée l'Ente, le 12 Mai 1927, entreprise qui gère encore de nos jours, la villa, son musée et ses jardins.





Depuis la rive du lac, l'entrée au domaine se fait donc par une grille monumentale derrière laquelle se trouve une petite cour cernée de verdure. Au centre de la cour, une petite fontaine est entourée de massifs de fleurs. Au-delà, une fontaine baroque du XVII^{ème} siècle, dite «aux Nains» est encadrée par les deux volées d'un escalier monumental, de la même époque, menant à une terrasse panoramique d'où l'on jouit d'une vue splendide sur le lac.



C'est là que se trouve l'entrée de la villa et l'accès aux jardins qui s'étirent sur une superficie d'environ huit hectares. Dans l'entourage immédiat de la villa elle-même, la partie la plus ancienne du parc, les jardins à l'italienne, s'organisent en terrasses et promenades, haies taillées, massifs de fleurs, orangers et camélias, rhododendrons et azalées (environ cent-cinquante espèces), fabriques de jardin telles kiosques, statues ou pergolas...



Autour, mais toujours en terrasses ou sur différents niveaux en pentes s'organisent les différents secteurs des jardins à l'anglaise ou d'influence tropicale...

Ainsi peut-on voir des sections avec des plantes exotiques comme des palmiers ou des séquoias, une bambouseraie s'étalant sur 3000 mètres carrés, côtoyer des platanes, des pins ou des cèdres. C'est un véritable voyage botanique dans un cadre extraordinaire qui attend les visiteurs.

La villa elle-même est d'un intérêt artistique majeur par la richesse et la qualité de ses collections, organisées dans les salles majestueuses, lumineuses et particulièrement agréables de l'ancienne résidence. Le décor est surtout d'inspiration antique, tout à fait dans l'esprit néo-classique des XVIIIème et XIXème siècle, mais avec parfois des touches baroques ou néo-Renaissance.





Les collections sont réunies par thème ou artistes dans les différentes salles. Ainsi, le fameux Antonio Canova est représenté sur toute une section de la villa, dans plusieurs salles qui lui sont consacrées, accompagné de sculptures d'artistes de son époque, de ce début du XIXème siècle qui a tant cherché ses modèles dans les divinités ou les héros de l'Antiquité. Une réplique d'Amour et Psyché, d'Adamo Tadolini, est installée à une place d'honneur.





Une autre salle est parée de tapisseries de la fin du XVIIIème siècle, mais la peinture est également grandement représentée. Une salle entière est consacrée à Francesco Hayez, peintre italien emblématique du XIXème siècle. Dans la collection figure l'une de ses œuvres les plus fameuses, «Le dernier baiser de Roméo et Juliette».

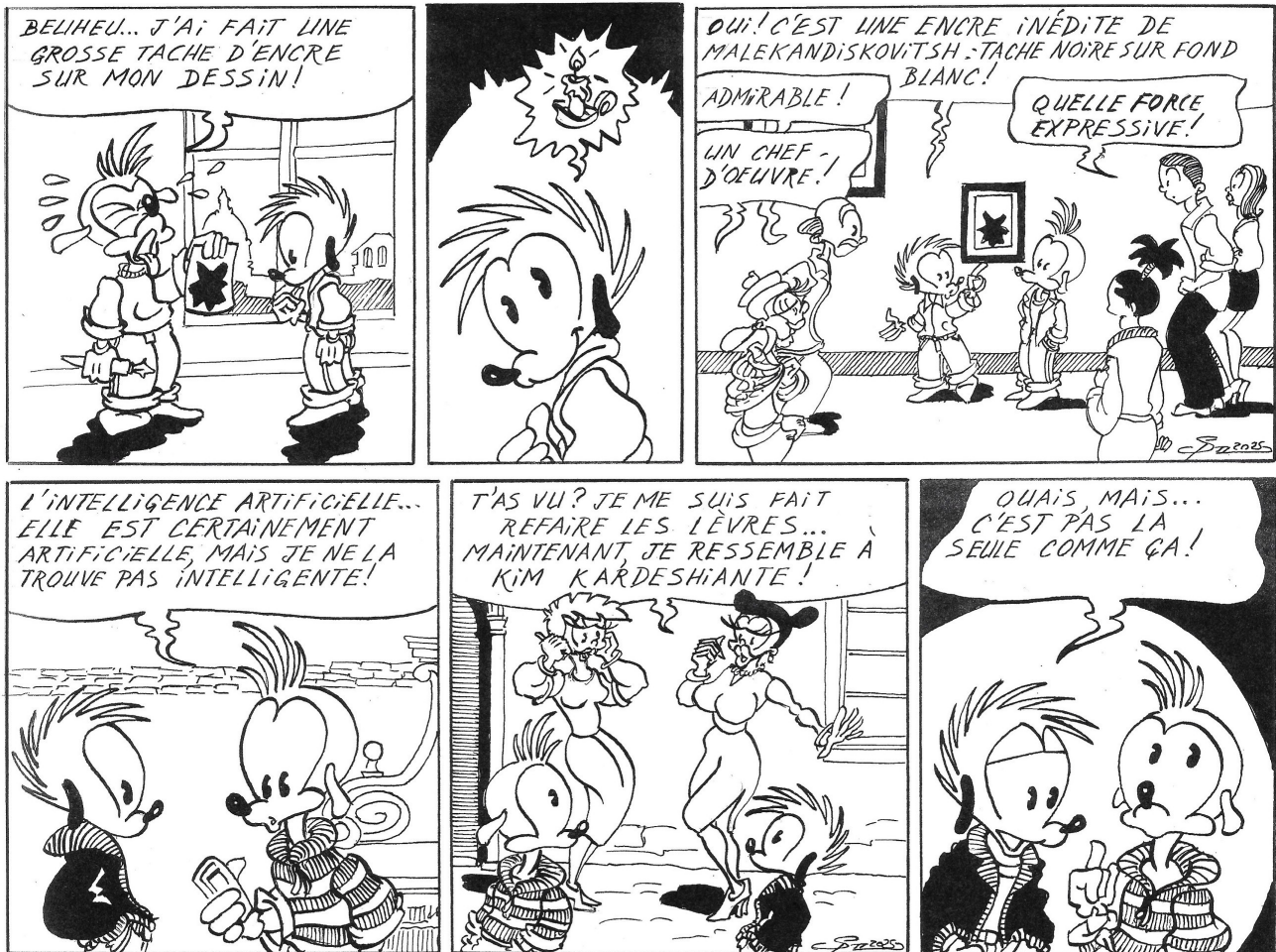




La villa Carlotta de Tremezzo possède donc tout! Dans un environnement naturel et paysager paradisiaque, l'art et la nature se mêlent pour créer une véritable merveille, un ravissement pour les sens et la connaissance, un lieu inestimable pour une visite qui laisse des souvenirs impérissables...



Smooky & Cie



Légende du Val d'Aoste. La naissance du village de Derby.

Pendant les âges sombres des invasions barbares en Italie, au début du Moyen-Âge, un groupe d'envahisseurs longobards (lombards) pénétra dans la vallée d'Aoste, menée par un chef valeureux. La troupe s'installa dans la cluse d'Arviers et tous les jours, le jeune fils du chef guerrier quittait le camp pour explorer les environs. Mais un jour, aux abords de la cascade de Lantény près de laquelle s'étendait jadis un grand lac, le jeune militaire glissa dans l'eau et par le poids de sa lourde armure, fut entraîné au fond du lac et s'y noya. Aucun de ses compagnons ne put lui venir en aide. Lorsque le chef de la troupe apprit la nouvelle de la mort de son fils, il ne versa aucune larme, mais fit tout pour retrouver sa dépouille. Il ordonna à ses guerriers de tailler la roche de la montagne, et par la percée nommée depuis la «Pierre taillée», les eaux du lac se déversèrent au bas de la vallée, faisant apparaître le corps du fils perdu.

Une digne sépulture fut donnée au jeune défunt et la troupe longobarde quitta la vallée.

Par la suite, autour de la sépulture du jeune soldat barbare, la cuvette vidée du lac devint une prairie fertile et quelques maisons de bergers et d'agriculteurs s'y regroupèrent. Ainsi naquit, autour de la tombe, le village de Derby.

